

Geoffroy Larcher

Le Roi carotte

Extrait

Septembre 1996. Quelle idée d'aller courir sur cette prairie! Une prairie sans vaches où l'herbe est bien trop verte... J'aurais dû me méfier. Je m'enfonce dans une boue noire et gluante.

Cette boue suce mes pieds, m'aspire. J'en ai déjà jusqu'au-dessus des genoux. Si j'avance encore, elle va m'avaler tout entier. Plus un geste!

Réfléchissons.

Cette vase sent l'iode, les embruns. Je suis donc au bord de la mer. Il se peut bien qu'elle vienne jusqu'ici la mer, puis qu'elle se retire, tout au moins en surface, pour faire croire à des idiots comme moi qu'on est sur une terre ferme. L'explication me semble satisfaisante. Maintenant trouvons la solution pour sortir de là. Je tente de faire pivoter mon pied dans la direction d'où je viens. Ce mouvement agit comme une vrille et creuse davantage sous moi. Je m'enfonce encore d'un cran. Pas de panique, impossible de faire demi-tour de cette façon. Essayons de reculer dans nos propres traces. Effort surhumain certes, mais concluant. Peu à peu, sous mes pieds, le sol redevient dur. Je suis sauvé.

Une nuée d'oiseaux blancs s'envole à tire-d'aile. Ce sont des mouettes. Leurs rires se mêlent à ceux d'un petit groupe de gens qui m'observent de la route. Me voyant tiré d'affaire, ces gens s'intéressent maintenant à ma mobylette. Je n'aime pas ça! Tout ce que je possède est sur cette mobylette. Tout dégoulinant, je me précipite vers eux. De quoi ai-je l'air dans mon smoking plein de boue, avec ce casque sur la tête qui ressemble à une passoire? J'aurais tellement voulu passer inaperçu. Il ne fait aucun doute que je vais être la distraction du jour: l'homme qui sort de la vase, habillé comme s'il sortait de l'opéra, l'erreur dans le paysage.

Eh bien non, pas du tout, personne ne prête attention à moi. Ma mobylette semble les captiver davantage. À croire que chaque jour un hurluberlu dans mon genre s'enlise dans la prairie sans vaches, et que cela n'a rien d'extraordinaire.

Un grand frisé contemple ma mob comme si c'était la huitième merveille du monde ou comme si elle inspirerait le plus profond respect. Faut dire qu'elle est éloquente, ma mob : un transistor sanglé au guidon, une canne à pêche, un parapluie et une tente dépassant d'une sacoche arrière. Et puis, José bien sûr. José mon singe en peluche assis sur la roue avant. Tout cela raconte un peu qui je suis.

Sans se retourner, le grand frisé me désigne en balançant son pouce par-dessus son épaule.

—À cette époque de l'année, on ne voit plus que des pimpyos dans ton genre. La dernière mob que j'ai vue était nettement moins bien équipée que la tienne. C'était celle d'un légionnaire de quarante piges, retraité de la guerre du Golfe.

Sans y toucher, le grand frisé inspectait et détaillait une à une mes affaires – boussole, opinel timbale etc –, puis il se tourna vers moi avec un sourire radieux :

—Tu le connais... Ce légionnaire, tu l'as croisé ?

Le grand frisé me tutoyait. D'habitude je n'aime pas trop qu'on me tutoie si vite. Mais dans la situation dans laquelle je me trouvais, cela me rassurait. Cela voulait dire qu'on m'acceptait.

—Lui, c'était un drapeau français et une vingt-deux long rifle qu'il avait dans la sacoche arrière et, juste devant, il traînait un barbecue. Il était venu ici pour tirer dans des boîtes de conserve sur la plage face à l'océan. Il ne parlait d'ailleurs qu'à ses boîtes de conserve. Il a vécu deux semaines dans un blockhaus sans rien demander à personne. Un vrai roi carotte !

Vivre sans rien demander à personne, cela me plaisait bien. J'aurais voulu savoir ce qu'était roi carotte, mais je demandais plutôt au grand frisé où on était parce que je n'en savais rien. J'avais roulé tout droit sans savoir où j'allais.

—T'es arrivé au bout. Ailleurs, quand ils parlent d'ici, ils appellent ça « au bout là-bas ».

Désignant un stand au bord de la route déserte, le grand frisé se présenta :

– Moi, c’est Guitou, cannes à pêche et appâts ! La vieille, là, c’est dame Poulette. Elle cuit des poulets fermiers en leur mettant des croûtons à l’ail dans le cul. T’as l’intention de rester un peu par ici ?

Je fis un geste évasif. Je n’en savais rien encore.

– Le chauve, là, c’est monsieur Pizza. Il ne vient plus que les week-ends avec son camion. Lui, le petit, c’est Fruits et légumes. Tu peux lui dire adieu, il finit sa saison ce soir.

Madame Poulette fit un pas de côté pour me dévisager avec un sourire plein de dents :

– À part nous, y’a plus un chat. Septembre, finis les touristes ! Alors on se vend entre nous... Hé, la fin de saison, ça se fête !

Guitou examina ma tenue et hocha la tête d’un air entendu. Comme je me sentais grotesque dans mon smoking, j’enlevai mon casque passoire pour atténuer le ridicule.

– Toi aussi, on dirait que t’as fait la fête !

Guitou se moquait de moi. J’essayais de m’expliquer, en vrac, par petits bouts...

– Tout ceci est pourtant simple... J’arrive de loin... Le smoking ? Je n’avais tout bêtement plus rien de propre à me mettre sur le dos. J’ai cherché un Lavomatic partout, mais ils ont tous disparu, les Lavomatics !

La confusion de mes propos n’étonna pas mon auditoire. Peut-être étais-je même tombé sur la tribu des « Rien ne nous étonne ». Fruits et légumes haussa les épaules comme s’il s’était agi d’une évidence :

– Les Lavomatics ! Partis avec les touristes, forcément... Ils sont déjà installés dans les stations de neige. Pareil pour les hélicos de surveillance et les magasins de surf.

Guitou me prit chaleureusement par les épaules.

– La saison, c’est dans les Pyrénées maintenant. Tiens, viens voir un peu par là.

Il m’entraîna vers son stand de cannes à pêche.

– Il te faut des appâts et un nouveau bas de ligne. Ce que tu as, c’est bon pour les lacs et les étangs. Ici, c’est du salé.

J'examinai les prix des différents appâts. Guitou passa derrière le comptoir et me brandit un énorme ver de vase tout poilu sous le nez.

– Tu le veux comme ça ?

Comme j'acquiesçai, il me dévisagea un instant d'un air entendu.

– Avec des yeux bleus ?

Je ne sus quoi répondre. Était-ce une plaisanterie ? Guitou éclata de rire et me tendit le ver.

– D'habitude, on me les demande avec des yeux bleus.

Je souris avant de prendre le ver glacé entre mes doigts.

– Si tu le sucés, je t'offre un bas de ligne tout neuf pour ta canne !

Pour qui me prenait-il celui-là ? Dégoûté, je posai le ver sur le comptoir.

– Bravo ! Tu sais, y'en a qui acceptent. C'est pour faire les malins devant les autres. Moi, je leur en choisis toujours un bien gras et, quand ils le sucent, le ver leur pète dans la gueule ! Ils s'en mettent partout ! Le gars me demande alors un truc pour s'essuyer, genre salopin. Mais moi, je fais celui qui ne comprend pas. C'est que je ne suis pas marchand de salopin ! Je vends des cannes et des appâts, c'est tout.

Madame Poulette, monsieur Pizza et Fruits et légumes se gondolaient. Guitou me donna une grande claque dans le dos. Il était vraiment lourd, mais il pouvait m'être utile. Il me surnomma Mammouth. Je lui dis mon nom, Nico, mais il enchaîna comme s'il n'avait rien entendu.

– C'est à cause de ton air taciturne et franc. Mammouth, ça t'ira très bien. C'est un bon surnom, tu peux en être fier.

Les autres approuvèrent en silence. Seul le chauve illustra avec emphase :

– Un Mammouth, c'est du solide. Ça tient au vent, ça fonce tout droit...

Guitou le coupa. Il n'allait pas laisser l'autre tout déballer.

– Un Mammouth, c'est un roi carotte, mais un roi carotte d'une espèce à part. Tiens, ce bas de ligne, ces appâts, je te les offre.

Je ne savais pas comment remercier. J'étais gêné par son accueil, ému par son cadeau.

Autour de moi, la prairie sans vaches avait disparu. L'eau montait tranquillement au bord du stand de Guitou, mais ici et là, de petits îlots d'herbes subsistaient encore. C'était comme une hésitation de la nature, on ne savait plus où commençait la terre, où finissait la mer. Ou l'inverse.

Guitou, Poulette et Pizza croisèrent tous les trois les bras en même temps avant de m'observer du même sourire énigmatique. Comme il m'arrive souvent de me sentir indésirable, je perçus un immense soulagement lorsque je fus hors de portée de leurs regards. Je venais de découvrir que je n'étais pas le premier énergame à sillonner les routes de France en mobylette, mais pour l'instant, je devais trouver à celle-ci une planque pour être plus libre de mes mouvements. Je décidai de la camoufler dans un taillis de ronces et de me promener en longeant le rivage pour faire connaissance avec l'endroit. Tout était calme, les villas étaient toutes fermées et il n'y avait personne en vue.

– Tu veux la visite guidée, Mammouth ?

Guitou se tenait derrière moi, heureux de m'avoir fait sursauter avec sa voix de stentor.

– Je me suis dit que je serais plus utile à t'orienter qu'à mon stand où y'a pas un rat. Viens, je vais t'expliquer la région.

Il m'entraîna au sommet d'une dune.

– Une fois que t'es arrivé « au bout », forcément, tu ne peux pas aller ailleurs sans rebrousser chemin. Une presque île, c'est un cul de sac. Tu vois là, à droite, c'est l'océan et, à gauche, c'est aussi la mer, mais en plus calme. On appelle ça la Côte d'argent. En face, c'est l'île aux Piafagas. Tu t'es échoué à Jane de Boy, Mammouth : le plus beau trou du cul du monde.

Nous nous sommes assis au sommet de la dune. Guitou me raconta tout du coin. Cela me donna envie de rester. De toute façon, quand je voulus redémarrer, ma mob me fit faux bond. Elle avait déjà eu une alerte sur la route à cent kilomètres d'ici. Maintenant, c'était l'infarctus ! J'étais arrivé « au bout là-bas ». J'allais vivre ici devant la prairie sans vaches. La mobylette en avait décidé ainsi, et moi, j'étais assez d'accord avec elle. Voilà ! C'est simple la vie. Pour le logement, Guitou me conseilla un bateau plutôt que le blockhaus où avait vécu le légionnaire.

Je cherche maintenant le bateau où je vais vivre. Je suis à bord d'une petite barque qui dérive dans le courant. Les bateaux sont tous amarrés près du rivage, et donc faciles à atteindre. Il paraît que je ne serai pas dérangé avant Pâques et nous sommes fin septembre... J'ai toujours rêvé d'avoir un voilier, mais je n'en ai jamais eu les moyens. Je ne sais pas naviguer, surtout!

Droit devant, je vois enfin celui qui me plaît, pas trop grand, l'arrière arrondi, une forme ancienne. Il est bleu et blanc, en bois. Si j'avais un bateau, ce serait celui-là.

Je fais comme m'a dit Guitou: j'attache la barque à l'arrière et je pose le pied sur le pont. Je regarde le mat et les filins qui partent de là-haut. Je me demande s'ils servent tous. Lequel lève la voile? Il me faudrait au moins dix jours pour comprendre, mais de toute façon, je n'ai pas l'intention de prendre le large. Avec ce courant, j'ai déjà l'impression de voyager.

26 SEPTEMBRE—JOURNAL DE BORD

Monsieur Mesnil (?)

Je n'aime pas écorcher le nom des gens... Il me semble que je n'orthographe pas correctement le vôtre. Une tache d'eau l'a rendu presque illisible sur le livret de francisation que j'ai pris la liberté de consulter. On peut lire, avec toute la bonne foi dont je dispose, un nom comme « Dumesnil », « Duboismesnil », ou encore, « Grosmesnil » ...

Je me contenterai donc de la partie lisible de votre nom, « Mesnil ».

Je suis vraiment désolé d'avoir dû forcer la porte de la cabine du voilier avec le gros tournevis que j'ai trouvé sur le pont, d'autant plus que je viens de découvrir les clefs dans un coffre à l'extérieur.

Je vais tenter de réparer les dégâts.

Je ne suis pas un maniaque de la propreté, mais l'intérieur du bateau est dans un état lamentable. J'ai lessivé les sols et les cloisons, récuré l'évier, dépoussiéré les étagères et éliminé le sable des couchettes. J'ai décapé à l'eau de Javel une casserole dans laquelle ont cuit des spaghettis en juin ou en juillet dernier, mais je renonce à nettoyer les toilettes et à vous faire une description de leur état... J'y fourre pêle-mêle les gilets de sauvetage qui encombrant pour atténuer l'odeur qui s'en dégage.

Il est huit heures du soir. Derrière les hublots, le jour tombe. J'entame un paquet de chips trouvé sur une étagère. Sous l'évier, je trouve une bouteille de muscat. Une étiquette fluo indique: « Promotion Chanfourclerc, quarante-sept francs les deux ». Comme les verres sont sales, je bois au goulot. Je ne tiens pas tout à fait debout dans la cabine. Pour boire, je suis obligé de plier les genoux. Ma position doit être comique! Je m'imagine devant les hôtes d'une brillante réception, en train de boire en pliant les

genoux comme si je n'avais pas pu me débarrasser de cette habitude après six mois passés dans le voilier. Cette idée provoque en moi un fou rire mêlé de honte. Je me sens ridicule et me précipite vers le hublot pour voir si quelqu'un n'est pas derrière en train de m'épier. Quel idiot, il n'y a personne évidemment. Je retire non sans peine le smoking poisseux. Sur le bas du pantalon la vase n'a pas séché. Je la racle avec une petite cuillère. La vase noire a une odeur, l'odeur du passé...

Ce smoking a une histoire. À l'époque où je le portais, je n'en étais propriétaire qu'à cinquante pour cent. Aujourd'hui, il est totalement à moi. Je me souviens du soir où je l'ai trouvé posé sur une poubelle comme s'il m'attendait... Robert, mon colocataire et ami, avait complété la tenue avec une chemise à jabot, un pantalon noir et des chaussures vernies trouvées aux fripes.

Comme nous n'avions qu'une seule «tenue correcte exigée» pour deux, nous sortions dans le monde à tour de rôle. Un soir c'était lui, l'autre, c'était moi. Les cartons d'invitation aux cocktails parisiens que je piquais dans la salle des grands reporters nous assuraient le dîner du soir. C'est vrai qu'on survivait assez bien sans un rond.

Un jour, mes rapports avec Robert se dégradèrent. Il m'avait reproché une vilaine tache de sandwich au cresson sur le revers de notre veste. Interdiction de remettre le smoking! Sauf que, sans smoking, on n'entrait nulle part. Ce soir-là, j'avais pourtant réussi à obtenir une invitation pour le musée d'art moderne où le buffet d'usage suivrait forcément le discours d'introduction habituel. J'avais calculé que, en arrivant à vingt-trois heures, je pourrais passer directement à table. J'attendis donc que Robert s'endorme, mais au moment où je voulus attraper le smoking dans la penderie, je déclenchai un tintamarre effrayant! Robert avait relié le smoking à mon étagère d'objets trouvés par un fil de nylon, si bien que tout se cassa la figure. Évidemment, il se réveilla très en colère. À voix basse—car on ne peut pas crier dans une petite chambre de bonne comme la nôtre—, il menaça de me pendre.

Ce soir-là, je me suis senti trahi par Robert. C'était la première fois qu'il me parlait sur ce ton. Il y avait même du mépris dans sa voix. Notre amitié venait d'en prendre un coup... Pourtant depuis le lycée, nous avions juré de tout partager et de ne jamais nous disputer.

26 SEPTEMBRE—JOURNAL DE BORD

11 heures du soir

Je ne pensais pas reprendre le journal de bord si vite, monsieur Mesnil. Les chips ne m'ont pas rassasié et j'ai cherché d'autres aliments. Votre boîte de thon Captain Cook est périmée depuis 1987. Je ne veux pas la jeter par-dessus bord pour ne pas polluer. Je ne veux pas non plus que vous vous empoisonniez en l'ouvrant par inadvertance. Elle est cachée dans les toilettes.

Me voici réveillé au beau milieu de la nuit. Les filins d'acier qui claquent au vent produisent des sons stridents. Ils m'empêchent de dormir. Je monte sur le pont pour coincer des chiffons entre les filins et neutraliser le bruit.

Au loin, sur l'eau, je vois des éclairs verts. Quelqu'un crie quelque chose comme «Rampe à l'eau!». C'est un cri tribal, comme l'annonce d'une attaque. Une lumière vive apparaît et éclaire un instant le voilier. Vite, je quitte le pont, espérant qu'on ne m'aura pas vu. De la cabine, j'entends un moteur mouliner, puis une voix tonitruante hurler :

—On s'échoue... Vite! Bordel de merde, Dédé! Pousse, abruti!
Puis soudain, silence fut total.

Je me recouchai, mais comme le bruit des filins me manquait, je remontai sur le pont pour retirer les chiffons. Le concert des filins reprit, mais il devint mélodieux comme une harpe. Sans doute le vent était-il moins fort. Je me rendormis aussitôt.

Le jour me réveilla. Je ne me souvenais de rien. Je n'étais pas à l'intérieur de ma tente, mais dans la cabine en acajou d'un voilier. J'ai dormi longtemps. Le bois exerce des vertus apaisantes, mais il fait humide.

J'ai rêvé de Robert. Robert me poursuit jusque dans mes rêves. Son visage était en caoutchouc. Je lui pinçais très fort le nez, mais cela ne lui faisait pas mal. À chaque pincement, l'air se déplaçait et lui formait une grosse bosse tantôt au milieu du front, tantôt sur le menton ou à côté de l'oreille. Je ne comprenais pas ce rêve. Je ne me l'expliquais que par le fait que Robert était gros et qu'il ressemblait à un chamallow.

Robert et moi étions dans la même classe au lycée. C'est là qu'il eut l'idée de devenir grand reporter. Moi, je ne savais pas trop ce que je voulais faire. Alors j'ai pensé que ce serait bien de faire le même métier que lui pour que nous ne soyons jamais séparés. Robert était mon seul ami.

Après l'école de journalisme, Robert envoya environ quatre-vingt-dix CV, mais ne reçut aucune réponse positive. Tout arriva par hasard grâce à la grosse Claudine. Elle avait dragué Robert un soir alors que, ivre mort, il palabrait avec un réverbère qui refusait de lui céder le passage. Ils avaient couché ensemble sur l'heure. C'est en se réveillant le lendemain matin dans le lit de la grosse Claudine que Robert réalisa qu'elle aurait pu aisément être sa grand-mère. Il était encore sous le choc et s'apprêtait à lui reprocher vertement son âge quand il comprit l'intérêt qu'il pouvait tirer d'elle: Claudine était correctrice au magazine Clin d'œil. Le jour suivant, embauché au journal, Robert se sentit obligé de recoucher avec sa bienfaitrice. Acte que mon imagination s'empressa de

comparer à un combat de pachydermes. Mais bon, ce fut-là le prix à payer pour ce premier emploi. Robert en riait jaune, surtout lorsque la grosse Claudine s'affichait à son bras dans les couloirs du journal et s'amusait à le coincer dans les toilettes-hommes. Il aurait bien voulu rompre, mais il avait peur de se faire virer, car Claudine avait un énorme pouvoir sur Blanchard, le rédacteur en chef. C'est d'ailleurs grâce à elle que je fus admis à mon tour en tant que pigiste à Clin d'œil. C'était un journal pouilleux, mais c'était mon premier boulot.

Peu après, comme dans un conte de fées, le rédacteur en chef Blanchard nous demanda de trouver de nouveaux concepts, car le tirage du vilain canard baissait chaque mois de manière un peu plus alarmante. Jusqu'à présent, tous les professionnels engagés pour sauver ce vulgaire torchon du marasme n'avaient fait qu'accélérer son naufrage. Seuls de jeunes loups au sang neuf comme nous pouvaient apporter des idées vraiment novatrices pour améliorer la qualité des différentes rubriques. La réalité était que Blanchard n'avait plus les moyens de payer de véritables concepteurs et que c'était à tout hasard qu'il s'adressait à nous. Robert pensa naïvement qu'on venait de reconnaître son talent et qu'on pressentait en lui le sauveur de Clin d'œil. Flatté, il disait d'un ton modeste qu'il acceptait qu'on exploite son génie pendant quelques temps, mais qu'ensuite, il remettrait les pendules à l'heure en demandant une augmentation conséquente.

En revanche, quand il fallut qu'il se mette au travail le Robert, plus rien! Son imagination bloquait. Moi, j'avais bien quelques idées, mais je n'osais pas les exposer. Pendant plusieurs jours, Robert s'escrima en vain, remplissant la poubelle de tonnes de papiers froissés et asséchant une dizaine de feutres. Il était d'une humeur massacante, se plaignait de migraines et me reprochait de mastiquer trop bruyamment mon sandwich.

Un soir, devant son désespoir, je me jetai à l'eau en bredouillant. Robert m'écouta en silence, patiemment, sans hausser les épaules, soupirer ou se moquer de moi comme je m'y attendais. Ma première idée novatrice fut d'ajouter à la rubrique horoscope une page complémentaire intitulée «Vos vies secrètes: vous croyez tout connaître de vous-même, et pourtant...». Le principe était

simple, il suffisait d'inventer un devin africain au nom évocateur. Par exemple, Mamadou Danfna dévoilerait leur face obscure et cachée aux lecteurs désireux d'en savoir davantage sur eux-mêmes. Ils n'auraient qu'à faire parvenir au journal leur date, heure, lieu de naissance et adresse complète. À partir de ces données, et grâce au seul pouvoir de son pendule, Mamadou le devin leur révélerait tout de ce qu'ils ignoraient d'eux-mêmes. Bien entendu, Mamadou Danfna ce serait moi. Muni de l'adresse dudit lecteur, j'aurais à accomplir tout un travail d'investigation en interrogeant discrètement ses voisins ou ses proches. Puis, viendraient les nombreuses filatures du quidam pour affiner sa description secrète. Ce serait un travail facile, mais qui demanderait du temps, de la patience et du savoir-faire. Celui qu'on file n'a pas toujours conscience de ce qu'il révèle. On apprend beaucoup à le suivre dans la rue. Selon qu'il s'arrête devant telle ou telle vitrine ou observe telle ou telle fille qu'il croise. Tout cela donne de précieuses indications sur lui.

En élaborant ainsi quelques «vies secrètes» de deux ou trois lecteurs, nous pourrions rendre au journal une certaine crédibilité, car il allait sans dire que, médusés par la description criante de vérité du devin Mamadou, les lecteurs ne pourraient que faire l'éloge de sa perspicacité. Leurs lettres enthousiastes seraient publiées et feraient grimper le tirage. Jamais aucun journal n'avait auparavant mené ce type d'enquêtes sur ses propres lecteurs.

Plus tard, une nouvelle rubrique intitulée « Vos vies antérieures » viendrait compléter la première. Je me rendais bien compte que les vies secrètes allaient demander beaucoup de travail, tandis que les vies antérieures allaient permettre de raconter n'importe quoi car personne n'irait vérifier le passé. Je fis part ensuite à Robert de mes idées pour la page santé et pour les rubriques sportives et mondaines, mais au bout d'un moment, je me rendis compte que Robert s'était assoupi et que je parlais dans le vide.

Quelques jours plus tard, comme nous avons rendez-vous avec Blanchard, je demandais à Robert comment nous allions nous en tirer. Il eut l'air de tenir plus que tout à garder sa place malgré le harcèlement de Claudine.

–Laisse-moi faire! me répondit-il très sûr de lui.

Lors du rendez-vous avec Blanchard, Robert déballa avec un bagout incroyable l'intégralité de mon projet sur les vies secrètes et antérieures. Je n'en revenais pas! Blanchard écoutait en opinant du bonnet d'un air approbateur devant la faculté incroyable qu'avait Robert d'embellir, d'enrichir et de synthétiser les idées. Moi-même je l'écoutais, fasciné. Il semblait avoir totalement oublié que j'étais à l'origine de ces propositions et je finissais moi-même par en douter. D'aucuns auraient été choqués par son attitude et auraient crié à la félonie! Moi, je jubilais. En agissant de la sorte, Robert me donnait une immense preuve d'estime et d'amitié. Sa passion fiévreuse avait si totalement gagné Blanchard que nous devons d'urgence nous mettre au travail pour le prochain numéro.

L'excitation de Robert qui tapotait maintenant fébrilement sur son vieux Macintosh me transportait. J'aimais le voir heureux, constater qu'il se sentait utile, comme investi d'une mission. J'aimais le voir se précipiter avec son article dans la salle de rédaction comme si tout le monde n'attendait plus que lui pour mettre en route les rotatives. Bien sûr, je ne voulais pas entrer en compétition. J'étais là pour abaisser le drapeau au départ de la course, et j'étais là aussi dans le public pour applaudir à son arrivée et le féliciter de son succès. Je n'avais pas d'autre ambition que de barboter dans son sillage. À vrai dire – je m'en rends compte aujourd'hui –, le journalisme ne m'avait jamais passionné.

Y avait-il seulement de quoi pavoiser à travailler dans un torchon aussi inepte que Clin d'œil? Robert en était très fier. Lorsqu'il s'attaqua – toujours avec mon modeste concours –, aux grandes rubriques et aux articles de fond, on le transféra dans un véritable bureau où son nom était inscrit sur la porte. Tandis qu'il déjeunait dans les grands restaurants, je préférais la cantine. On ne se voyait plus que le soir dans la chambrette où, apparemment crevé, il s'assoupissait alors que je lui soumettais de nouvelles idées pour le lendemain.

Même si je ne le voyais presque plus, j'aimais assez l'ambiance du journal. Il faut dire que pour moi, ce journal était la planque idéale. Je n'avais de comptes à rendre à personne et j'étais l'ami du

célèbre Robert Plass. Ses articles sur « Vos amis sont-ils vraiment vos amis », « Les rencontres épidermiques » et « Comment se réincarner de son vivant ? » avaient en effet connu un vif succès.

Pendant les trois années où je travaillais au journal, ma seule performance fut de réussir à ne pas écrire un seul article. Je restais près de Claudine qui m'avait à la bonne et couvrait ma non-activité. Il faut dire aussi que je la faisais beaucoup rire. Je la faisais même rire sans le vouloir. Par exemple, lorsque je me levais pour aller aux toilettes, elle était à chaque fois prise d'un fou rire irrépressible. J'ai souvent cherché ce qui, dans mon attitude, provoquait autant d'hilarité. J'ai finalement trouvé. En effet, je restais des heures sans bouger, profondément absorbé par un travail intense : crayonnage, mots croisés ou étude des corps de métier sur le bottin téléphonique. J'étais tellement concentré que j'attendais toujours la dernière minute pour soulager mes besoins naturels. Or lorsque j'essayais de m'extraire de mon ridicule bureau, une de mes jambes ankylosée ne retrouvait pas immédiatement sa position initiale. J'avais alors tel un unijambiste à qui on venait de mettre sa première jambe de bois. L'air terriblement pénétré, je me dirigeais péniblement vers les W-C en faisant d'épouvantables grimaces à chaque pas.

De temps en temps, pour m'occuper, je « travaillais » au chapeau. Le chapeau, c'est le titre d'un article. On ne peut pas considérer cela comme un véritable travail. Pour moi, c'était une sorte de distraction. Voilà ce que je pouvais faire, par exemple, pour présenter un fait divers racontant l'histoire d'un pauvre retraité retrouvé chez lui cinq ans après son décès : « Un parquet moisi : le pompier tombe dans les bras du cadavre », « Seuls les chats et les rats lui faisaient la conversation », « Le squelette de l'oubli : mort à 66 ans, enterré à 71 ». Oui, pour moi, le journal, c'était vraiment la super planque.

Derrière le hublot du voilier, la brume est si épaisse que je ne distingue plus le rivage. La mer est d'argent et le ciel couleur plomb. J'ai l'impression d'être dans un film en noir et blanc. L'atmosphère est feutrée, irréelle, presque inquiétante. La bouteille de muscat vide roule sur le plancher.

Aujourd'hui j'ai décidé de commencer mon apprentissage de la mer. Voyons, il est neuf heures, le soleil se lève à l'Est. Hier soir, je l'ai vu se coucher par ce même hublot: donc le bateau change de direction. En farfouillant, je trouve l'annuaire des marées: «Aujourd'hui, 27 septembre, coefficient quatre-vingts, pleine mer à neuf heures quarante-sept». 27 septembre... Aujourd'hui, j'ai trente ans.

Je suis vraiment heureux d'être là pour mon anniversaire. Heureux d'être seul. Pourtant je me méfie de ce goût que j'ai pour la solitude. Car quand je suis seul, j'ai tendance à ressasser les mêmes pensées. Je sais que mon passé va ressurgir, qu'il faut que je le digère, sans quoi il va me peser sur l'estomac comme ce repas indigeste que m'ont offert les paysans qui m'ont découvert un matin dans leur grange. C'était il y a quelques semaines du côté de Sainte-Maure en Touraine. Ils avaient décidé d'un commun accord, et pour des raisons que j'ignore, que je serai leur fils. Dieu merci, j'ai réussi à filer!

La marée monte encore. D'après l'annuaire des marées, elle va redescendre d'ici une heure. Le bateau va donc tourner dans l'autre sens. Attendons pour vérifier. J'en profite pour continuer ma fouille de la cabine. Je ne m'intéresse pas à la radio V.H.F., car je ne souhaite pas communiquer avec l'extérieur. J'essaie le robinet à eau douce de l'évier: ça marche. Le gaz aussi. Je trouve les fusées de détresse – c'est écrit dessus –, et une pharmacie très complète

avec des cachets Mer calme. À côté, une bouteille d'Hepatoum, un journal de mode féminine et des livres, dont un curieux abrégé du Kamasutra avec une dédicace «À ma petite Myriam» signé X; une revue de matériel d'accastillage et la fiche technique du voilier nommé Le Dauphin.

Voilier type: BALEINE
Mode de propulsion: VOILE
Construit par VERNASSA, LA ROCHELLE
Longueur de signalement: 8,25 m
Volume coque: 4,08 tonneaux
Moteur COUACH B.D. 4

Mon initiation se poursuit par l'étude du Code Vagnon: «le code de la route» de la mer. Il me permettra peut-être d'interpréter le scintillement des lumières vertes que j'ai vu cette nuit. Je me plonge dans la lecture de cet ouvrage de base.

Le voilier commence à tourner, la côte se dégage. Je monte sur le pont et découvre un barbecue fixé à l'arrière. Il y a aussi de gros moulinets sur le pont qu'on actionne probablement avec la manivelle rangée dans la cabine. Tiens, on va voir si ça marche! J'essaie d'introduire la fameuse manivelle dans le moulinet, mais comme je glisse sur le pont humide, elle m'échappe des mains et tombe à l'eau. Catastrophe! Je suis très fâché contre moi-même. Le prix de la manivelle «dite de winch» dans le catalogue d'accastillage est de cinq cent quarante francs hors taxe, une véritable fortune! Il faut absolument que je la retrouve. J'imagine la tête de Mesnil s'il s'aperçoit en plein mois d'août que sa manivelle de winch n'est pas à sa place habituelle. Je me perds en conjectures sur la profondeur de l'eau, sur le poids de la manivelle par rapport à la force du courant. Je détermine un endroit et me déshabille. Plein d'appréhensions, je plonge. La mer est tellement glacée, que j'en suis paralysé quelques instants. Un drôle de serpent file devant moi. Comment peut-on vivre dans un froid pareil? Je dois pourtant descendre jusqu'au fond.

Tout est devenu trouble. Je me sens oppressé, mes muscles sont raides, comme congelés. J'ai du mal à avancer, l'air me manque de plus en plus. J'ai peur de crever là, comme le retraité

dont on a trouvé le cadavre cinq ans après sa mort. À quelle profondeur suis-je? Quatre, cinq, six mètres? Je vois faiblement le soleil au-dessus de ma tête, un soleil vert. Au fond de l'eau, il y a des algues et du sable. Au moment où je commence à suffoquer, je vois quelque chose briller... La manivelle de winch! Un dernier effort. Ça y est, je l'ai! Mes calculs et mon évaluation de la zone où elle est tombée étaient exactes.

Je remonte à la surface, complètement essoufflé, mais très fier de moi. Je nage péniblement jusqu'au voilier en me demandant comment remonter à bord. La barque qui aurait pu me servir d'appui n'est plus là. En proie à une panique totale, je fais le tour du bateau, mais il n'y a rien qui puisse m'aider à me rehisser sur le pont. J'essaie par la corde d'ancrage, mais ça glisse et je retombe à l'eau. Le courant augmente. Je suis idiot, je n'aurais jamais dû sauter à l'eau. J'aurais dû laisser cette manivelle où elle était. Enfin, à bout de souffle, je découvre des marches prises dans le gouvernail à l'arrière du voilier. Bravo! Le constructeur a donc pensé aux ballots de mon genre. Je remonte à bord. Si je tremblote de partout, ce n'est pas seulement à cause du froid. C'est surtout parce que j'ai horreur de l'eau.